
M A N U S C R I T

DE L'AIR

de Virgilio Piñera

Traduit de l'espagnol (Cuba) par Christilla Vasserot

cote : ESP08D722

Date/année d'écriture de la pièce : 1959

Date/année de traduction de la pièce : 2008

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Préambule

Le lecteur ou le spectateur de *De l'air* sera probablement dérouté par la nouvelle facture, dira-t-il, de mon théâtre. Il pensera de moi – qui jusqu'au jour d'aujourd'hui ai écrit un théâtre plus ou moins de l'absurde – que je débarque sans crier gare avec un drame « réaliste ». Pourtant, *De l'air* reste dans la lignée de mes précédentes pièces : *Electra Garrigó, Jésus, Fausse alerte, La noce*. Dans ces dernières, les actes de la vie quotidienne sont exprimés sous forme de situations absurdes. Dans *De l'air*, il m'a suffi de présenter l'histoire d'une famille cubaine, ce qui en soi est tellement absurde que, si j'avais eu recours à l'absurde, j'aurais fait de ces personnages des gens tout à fait raisonnables...

De l'air est dans une certaine mesure l'histoire de ma famille. Pour une bonne partie d'entre elles, les situations mises en scène dans ce drame trouvent leur origine dans ce qui est arrivé à ma propre famille entre 1940 et 1958. Mais j'y ai introduit d'autres situations qui n'appartiennent pas à cette histoire. Par exemple, Ángel Romaguera est porté sur la boisson, alors que mon père n'a jamais bu une goutte. De même, Luz Marina est couturière. Ma sœur, quant à elle, est maîtresse d'école. Luz Marina se marie et continue à vivre avec ses parents. Ma sœur a fait tout le contraire.

Enfin, avec *De l'air*, j'ai tenté de liquider une étape de la vie cubaine faite de frustrations, de misère et aussi – pourquoi pas ? – de quelques illusions, au demeurant fort émouvantes. Si le lecteur trouve tout cela dans mon drame, je m'estimerai satisfait.

Virgilio Piñera, 1959¹

¹ Texte publié dans la première édition de la pièce, éd. La Milagrosa, coll. Escena Cubana, an I, n°3, La Havane, novembre 1959.

PERSONNAGES :

LUZ MARINA
OSCAR
ÁNGEL
ANA
LAURA
ENRIQUE
MIRANDA
FREIRE
UN RÉPARATEUR AMBULANT
DES ENFANTS
DON BENIGNO
PEPE
UN EMPLOYÉ
UN PHOTOGRAPHE
LUIS
MARÍA

Composition de la famille Romaguera :

Ángel est le père (55 ans au début de la pièce)

Ana est la mère (50 ans)

Enrique est le fils aîné (33 ans)

Luz Marina (30 ans)

Luis (28 ans)

Oscar (25 ans)

L'action de la pièce se déroule à trois époques :

Acte I : 1940

Acte II : débute en 1950

Acte III : termine en 1958²

²1^{er} janvier 1959 : triomphe de la révolution cubaine. (N.d.l.T.)

ACTE I

PREMIER TABLEAU

Un salon-salle à manger. Côté cour : une table ronde, quatre chaises. Côté jardin : un canapé, deux chaises. Au centre : une bibliothèque sur laquelle est posé un buste en plâtre de Beethoven. Sur la droite : une porte d'entrée, fermée par un crochet. Au fond : une porte donnant sur une chambre. Sur la gauche : la cuisine, dont on n'aperçoit qu'une partie. Une reproduction de La mère de Whistler, sur le mur de gauche. Un lustre à quatre lampes est suspendu au plafond.

LUZ MARINA. – Cette chaleur ! *(Pause.)* Cette chaleur !

OSCAR. – C'est reparti pour un tour !

LUZ MARINA. – Qu'est-ce que tu veux ? Que je parle du froid ? Regarde-moi ça : on est en plein mois de novembre et on continue à cuire. *(Pause.)* Jusqu'en janvier...

OSCAR, *il l'interrompt.* – Oui, Luz Marina, c'est la cinquième fois que tu le dis...

LUZ MARINA, *elle l'interrompt.* – Et je continuerai à le dire, que ça te plaise ou non. *(Pause.)* Jusqu'en janvier, pas moyen de respirer. *(Elle s'évente pour la dixième fois.)* Et encore, c'est pas qu'il va faire froid, mais au moins on pourra respirer. *(Pause.)* Voyons voir... Décembre ? Va pour décembre. *(Pause.)* Décembre, janvier, février, mars, on respire. *(Pause.)* Avril, mai, juin, juillet...

OSCAR, *il l'interrompt.* – Pour l'amour du ciel, Luz Marina ! Tu m'empêches d'écrire. Si tu as tellement chaud, va prendre une douche...

LUZ MARINA. – Tu veux que je fasse une embolie ? Il faut attendre trois heures pour la digestion. Et encore... Avec cette chaleur, la digestion est plus lente. *(Pause.)* Avril, mai, juin, juillet *(Insistante.)*, août, septembre, octobre, novembre, décembre : une fournaise. Parfaitement : une vraie fournaise, punaise. *(Pause.)* Et pour une raison ou pour une autre, c'est jamais le moment de m'acheter un ventilateur. *(Pause.)* Le mois dernier, c'était papa qui se faisait arracher deux dents de sagesse ; celui d'avant, c'était parce qu'on devait quatorze pesos au Chinois pour le linge... J'en ai ma claque... *(Pause.)* Mais ce mois-ci, quoi qu'il arrive, je me le paie. *(Elle hausse le ton.)* Vous avez entendu ? Je me le paie ! Et cash, pas à crédit. Et un grand. J'en ai repéré un à dix-huit pesos. *(Pause.)* Je vais en crever, de cette chaleur. *(Pause. Plus fort.)* Si l'un d'entre vous a l'intention de se faire arracher une dent, qu'il le fasse avec son argent, ou qu'il aille au dispensaire... *(Pause.)* Sauf que le dispensaire, c'est la gangrène assurée, de la tête aux pieds ... Et bien sûr, ce sera encore ma faute. *(Longue pause, elle se met à couper le tissu, puis arrête soudain ; elle montre du doigt le tissu.)* C'est la dernière robe que je lui fais... Vingt pesos, elle me doit... *(Elle ouvre la bibliothèque et en sort un bout de*

papier, revient à la table, lit ce qui est écrit.) Juana m'en doit six ; Irene, trois ; Amalia, quatre ; et elle (*Elle montre à nouveau le tissu.*), vingt ; non, pas vingt, dix-huit. (*Pause. Elle additionne.*) Six et trois, neuf ; neuf et quatre, treize ; treize et dix-huit... (*Elle murmure à plusieurs reprises.*) Treize et dix-huit... Oscar, ça fait combien, treize et dix-huit ?

OSCAR. - Treize et dix-huit ? Euh... treize et dix-huit... Attends... (*Il commence à noter les chiffres.*)

LUZ MARINA. – Tu traînes moins faire rimer cantine avec farine...

OSCAR. – Non mais pour qui tu me prends ? Je donne pas dans la rime bon marché. D'ailleurs, plus personne ne rime. Écoute-moi ces vers, si c'est pas moderne :
Le poisson de la tour nage dans l'asphalte...

LUZ MARINA, *elle l'interrompt.* – Mon Dieu ! Ce qu'il faut pas entendre ! Des poissons qui nagent dans l'asphalte. Les poissons, ça nage dans l'eau. Et à supposer qu'ils puissent nager dans l'asphalte, avec cette chaleur, bonjour la friture. (*Pause. En hurlant.*) Papa, ça fait combien treize et dix-huit ?

ÁNGEL, *depuis la chambre.* – Trente et un !

LUZ MARINA. – Trente et un ?

ÁNGEL. – Oui, trente et un.

LUZ MARINA. – Trente et un pesos... Sauf que ça veut pas dire grand chose. (*Pause.*) Qu'est-ce qui leur prend, à toutes, de me payer à crédit ? (*Pause.*) Les poissons, ça nage seulement dans l'eau... (*Elle s'évente encore.*) Cette chaleur ! Une étuve ! Et on est en novembre. (*Pause.*) Demain on sera le trente. Espérons qu'elles vont me régler. Mais ça, Dieu seul le sait. (*Elle coupe à nouveau le tissu.*) Et si je me la faisais pour moi, cette robe ? Parce que ça m'étonnerait qu'elle paye d'un coup, celle-là. Oui, mais les boutons, comment je les achète ? Et les garnitures ? (*Pause.*) Quatre pour le boulanger, trois pour le laitier, cinq au Chinois pour le linge...

OSCAR. – N'oublie pas que tu as promis cinq pesos.

LUZ MARINA. – Cinq pesos. Pour quoi faire ?

OSCAR. – Pour mon recueil de poèmes. J'ai déjà vingt-quatre pesos. Et n'oublie pas les cinquante centimes pour le ticket de loterie.

LUZ MARINA. – Ah, ça, sûrement pas ! Il est affreux, ce tableau. Tu parles d'un gros lot... Je vais te les donner, tes cinq pesos. Je comprends rien à tes poèmes, mais bon, la famille, c'est la famille. (*Pause.*) Par contre, pour la loterie, tu peux toujours courir. C'est clair ? J'aime pas la peinture moderniste.

OSCAR, *il fait le tour du fauteuil et se place face au public, tout en parlant.* – Allez, vas-y, vole bien bas ! Fais cause commune avec tous ces gens qui disent que la peinture moderne, c'est pas de la peinture, que n'importe qui est capable de peindre la même chose.

LUZ MARINA. – Mais c'est que c'est vrai ! Si je voulais, je t'en peindrais, des tableaux modernes comme ceux de ton copain. (*Pause.*) Dis donc, ça fait plusieurs jours qu'il n'est pas venu manger à la maison. Il est malade ?

OSCAR. – Il a pris le bateau la semaine dernière. Il sera bientôt à Paris. Son art passe avant tout : avant la faim, avant le froid.

LUZ MARINA. – Froid... Tu as dit froid ? J'en demanderais pas plus, moi... (*Elle soupire. Pause.*) Mais je ne suis pas à Paris, moi, je suis à La Havane : j'y suis, j'y cuis. L'autre jour, j'ai failli cramer dans le bus. J'ai eu droit au siège du fond. De l'air chaud par en bas, de l'air chaud par en haut. Et, une fois arrivée dans cette fichue maison, du riz et des haricots bien brûlants. (*Pause.*) Qu'est-ce que je peux encore espérer ? Mourir à petit feu. Trente ans, vieille fille, la couture, des clientes fauchées, et cet éventail...

ÁNGEL, *il sort de la chambre, le journal dans les mains. Il s'assoit dans un fauteuil et lit.* – Écoute-moi ça, Luz Marina : « Trois cents personnes sont mortes à Calcutta des suites de la canicule. » Qu'est-ce que tu en dis ?

LUZ MARINA. – Je trouve ça génial. Une chaleur qui tue d'un coup d'un seul. Ils font pas les choses à moitié, ces Indiens. (*Pause.*) Ici, ah ça non, la chaleur ne te tue pas – ce qui soit dit en passant serait une solution comme une autre –, sauf qu'elle t'empêche de vivre. (*Pause.*) Comment va ta dent ?

ÁNGEL. – Justement, j'étais en train de dire à ta mère qu'elle me fait un mal de chien.

LUZ MARINA. – Mais ça ne fait même pas un mois qu'on t'a arraché les dents de sagesse !

ANA, *en penchant le haut de son corps par la porte de la cuisine.* – Et alors ? Ton père a des dents, comme tout le monde. Qu'est-ce que tu voudrais ? Qu'il n'en ait pas, qu'il n'ait jamais mal ?

LUZ MARINA. – C'est que ça arrive tellement souvent...

ANA, *en entrant dans la salle à manger.* – Je te vois venir. Tu te dis qu'il va aussi falloir lui arracher cette molaire...

LUZ MARINA. – Probablement. Avec la chance qu'on a... Maintenant je peux dire adieu à mon ventilateur.

ANA. – Je paierai le dentiste avec ma pension.

LUZ MARINA. – Déshabiller saint Pierre pour habiller saint Paul... Et pour compléter le loyer, on s'en remet à la générosité du prince... (*Pause.*) On a cent vingt pesos qui entrent tous les mois. Soixante de ta pension, soixante de ma couture. Si ce n'est quarante. Et pas la peine de compter sur Enrique... Depuis qu'il s'est marié, il ne lâche plus un centime.

ANA. – Le mois dernier, il m'a donné cinq pesos.

LUZ MARINA. – On va aller loin avec ça ! Enrique, le sauveur, donne cinq pesos. Ne me fais pas rire.

ÁNGEL. – Allez, va, je ne suis pas encore sur le fauteuil du dentiste... La douleur va passer avec un peu d'éther. (*À Ana.*) Laura en a peut-être. Tu ne veux pas lui demander ?

ANA, *elle va dans la cuisine, hurle à travers la fenêtre.* – Laura ! Laura ! (*Elle revient dans la salle à manger.*)

LUZ MARINA. – L'éther, ça perfore les dents ; et ça favorise les dépôts. Tu vas probablement devoir te faire opérer.

ANA. – Arrête un peu d'affoler ton père. Le mal de dent, ça va ça vient... Deux ans que les miennes me fichent la paix.

LUZ MARINA, *en s'éventant*. – De toutes façons, je suis condamnée à cuire dans mon jus. Ce mois-ci, je vais toucher à peine... Ça fait combien, soixante dix-huit moins trente et un ?

ÁNGEL. – Quarante-sept.

LUZ MARINA, *à Ana, la mine triomphante*. - Tu vois ? Quarante-sept. (*À Oscar.*) Toi, tu peux toujours les attendre, tes cinq pesos. À supposer que je touche mes soixante pesos, il faut encore payer les quatre en retard qu'on doit au Chinois plus les six pour le linge de ce mois-ci ; deux pesos au marchand de glace. (*Pause.*) Toi soixante et moi quarante-sept, ça fait combien ?

ÁNGEL. – Cent sept.

LUZ MARINA. – Il en manque combien pour faire cent vingt ?

ÁNGEL. – Treize pesos.

LUZ MARINA. – Plus six ?

ÁNGEL. – Dix-neuf.

LUZ MARINA. – Dix-neuf pesos ! C'est bien le moment de se payer un dentiste ou un ventilateur ! (*Pause.*) Et pour couronner le tout, je n'ai rien à me mettre. Et avec l'hiver qui approche...

OSCAR. – Quel hiver ? L'hiver cubain ?

LUZ MARINA. – L'hiver, l'hiver universel. Printemps, été, automne, hiver. Faut te faire un dessin ? (*Pause.*) Je vais quand même pas porter des affaires d'été en plein hiver. J'aime mieux crever de chaleur plutôt que de passer pour une ringarde.

Laura entre.

LAURA. – Bonsoir. Cette chaleur !

LUZ MARINA. – Vous trouvez, Laura ? Il fait chaud ? J'aurais plutôt dit froid, délicieusement froid.

LAURA. – Cette Luz Marina... toujours à faire des blagues. (*Pause.*) Mais hier, il faisait encore plus chaud qu'aujourd'hui.

LUZ MARINA. – Aujourd'hui plus qu'hier. J'ai déjà pris trois douches.

ANA. – Je crois bien que Luz Marina a raison. Aujourd'hui, c'est une horreur.

ÁNGEL. – Vous vous plaignez de la chaleur, mais je voudrais vous voir à New York. (*Pause.*) Quand j'habitais à New York...

LUZ MARINA, *elle l'interrompt*. – Papa, tout ça, c'est du passé. Ça fait un bail que tu vis dans cette rôtissoire. (*À Laura.*) Question chaleur, je m'y connais : aujourd'hui, c'est pire qu'hier.

LAURA. – À quoi bon discuter... Hier plus qu'aujourd'hui, aujourd'hui plus qu'hier, c'est pas ça qui va nous rafraîchir. (*À Ana.*) Vous vouliez quelque chose ?

ANA. – Ángel a une rage de dents. Vous n'avez pas un peu d'éther ?

LAURA. – Manuel a fini le peu qu'il restait. Je ne plaisante pas, il a trois dents complètement cariées. (*Pause.*) J'ai de l'essence de clou de girofle, ça ferait l'affaire ?

ÁNGEL. – Ne vous dérangez pas, Laura ; je n'ai presque plus mal.

ANA, *énervée*. – Ça te fait mal, mais tu préfères te tordre de douleur plutôt que de mettre de l'essence de clou de girofle. (*Pause.*) Je ne veux pas que ça recommence comme cette nuit.

ÁNGEL. – Qu'est-ce qui s'est passé, cette nuit ?

ANA. – Je n'ai pas pu fermer l'œil, à force de t'écouter marcher en long et en large dans la chambre. (*À Laura.*) Quand vous irez vous coucher, je veux bien que vous m'apportiez de l'essence de clou de girofle.

ÁNGEL. – Je vous remercie, Laura, mais je suis habitué à l'éther. (*Pause.*) De toutes façons, je dois sortir ; j'en achèterai dans une pharmacie de garde.

LAURA, *à Luz Marina*. – Tu as entendu la radio ?

LUZ MARINA. – On a une radio, mais c'est comme si on n'en avait pas. Tout ce qu'on écoute, dans cette maison, c'est le base-ball.

ÁNGEL. – C'est ma seule distraction. Si vous avez aussi l'intention de m'en priver ...

ANA. – Comme si on te privait de tout ! Tu fais toujours ce qui te plaît. Ce soir, par exemple, tu vas sortir te balader.

ÁNGEL. – La loge se réunit.

LUZ MARINA, *à Ana*. – Maman, arrête. (*À Laura.*) Qu'est-ce qu'ils ont dit, à la radio ?

LAURA. – Qu'à partir de demain, il va y avoir pénurie de viande à La Havane.

LUZ MARINA. – Sûrement qu'ils veulent augmenter les prix. (*Pause.*) Ça ne me fait ni chaud ni froid, je m'en fiche de la viande... (*En regardant son père.*) C'est papa qui va déguster : lui, il mangerait de la viande matin, midi et soir.

LAURA, *en riant*. – Comment est-ce qu'on dit ? Carnivole ?

LUZ MARINA, *en riant*. – Non, Laura. Carnivore.

LAURA. – Oui, c'est ça : carnivore. Mon mari aussi est carnivore.

OSCAR, *en levant les yeux de sa feuille*. – Il va y avoir pénurie de viande parce que le gouvernement donne tout à l'armée américaine. Ils l'envoient dans des ballons dirigeables.

LUZ MARINA. – Des dirigeables ? Tu débloques ou quoi, Oscar ?

OSCAR. – Mais oui, parfaitement, des dirigeables. C'est Alicia qui me l'a dit, tu sais qu'elle travaille à l'ambassade des États-unis.

Enrique entre.

ENRIQUE. – Comment va la famille ? Bonsoir, Laura. (*Pause.*) Vous êtes au courant pour la viande ?

ANA. – Laura vient de nous apprendre la nouvelle. C'est bien ma veine. Ils vont me faire tourner en bourrique. Ton père ne mange rien d'autre.

ENRIQUE, *il s'assoit sur le canapé*. – Pas folle, la guêpe... hein, papa ? Un bon steak avec des frites et de la sauce, ou une viande piquée au lard... (*Pause.*) On a beau dire, cette tambouille qui nous vient d'Amérique, c'est à vomir. Quaker ? Pouah ! Pas vrai, papa ?

LAURA, *elle se lève*. – Je vais écouter le feuilleton de neuf heures.

OSCAR. – Il est déjà neuf heures ? Je dois assister à une conférence.

ENRIQUE, à Oscar. – Poétique ? (À Laura.) Quel feuilleton, Laura ?

OSCAR, *sèchement*. – Poétique.

LAURA, *sur le pas de la porte*. – *Vies croisées*. Du tonnerre. C'est ma seule distraction.
Bonsoir.

TOUS. – Bonsoir.

ENRIQUE, à Ángel. – Donc, je te disais, papa... un bon bifteck...

LUZ MARINA. – Un bon bifteck et de quoi se le payer.

ENRIQUE. – Évidemment : le boucher ne va pas t'en faire cadeau. (*Pause.*) Luz Marina, tu parles sans savoir. Pas d'argent, pas de viande.

LUZ MARINA. – Je sais très bien de quoi je parle. Pour toi, la viande n'est pas un problème, tu as de quoi te la payer. Moi, en revanche, je dois faire des pieds et des mains pour servir de la viande à table tous les jours. (*Pause.*) Du coup, je suis bien contente qu'il n'y ait plus de viande. Pourvu qu'il n'y en ait pas pendant toute une année.

ENRIQUE. – Il suffit de calculer à l'avance ce qu'on va dépenser dans le mois, et là, tu peux me croire, fini les problèmes d'argent. Maintenant, si tu jettes l'argent par les fenêtres...

LUZ MARINA. – Monsieur l'économiste a parlé ! Enrique l'Économiste ! (*Pause.*) Bien sûr, Enrique l'Économiste touche un salaire fixe, et non seulement fixe mais élevé. Alors Enrique l'Économiste fait de brillants calculs. (*Pause.*) Mais moi, Luz Marina la Pouilleuse, d'où tu veux que je sorte l'argent ? Du ventre de la baleine ? Ça dépend des clientes et de l'envie qu'elles ont ou pas de se faire faire une robe. Ce mois-ci, par exemple, la couture m'a rapporté une misère. En plus, j'ai un déficit de dix-neuf pesos. Et pour finir, tu veux bien m'expliquer pourquoi tu n'inclus pas dans tes brillants calculs les trente pesos que tu avais promis de verser à maman quand tu t'es marié ?

ANA. – Luz Marina, je t'en prie...

LUZ MARINA, *implacable*. – Tu les as versés le premier mois ; le deuxième, tu en as donné quinze ; le troisième, dix ; le quatrième, rien ; le cinquième, rien ; et ce mois-ci, tu ne vas pas donner un sou.

ENRIQUE. – Il y a eu le voyage à New York, et María qui est tombée malade...

LUZ MARINA. – Ça me fait une belle jambe. Qu'est-ce que tu voudrais ? Que je me transforme en argent ? J'en peux plus, des dettes. Quand je peux joindre les deux bouts, je te fiche la paix, Dieu m'est témoin. Mais là, j'ai besoin de vingt pesos et tu vas me les donner.

ENRIQUE. – C'est un ordre ?

LUZ MARINA. – C'est une prière et ce n'est que justice.

OSCAR. – N'oublie pas mes cinq pesos, Enrique.

ENRIQUE, *il explose*. – Et lui, là... Pourquoi il travaille pas ? Tu viens me réclamer à moi, et lui, pendant ce temps, il se la coule douce... T'as qu'à lui dire de se mettre au boulot ! Ah, mais non, monsieur est poète, il ne peut pas rimer et trimer en même temps. (*Pause.*) Tu peux toujours les attendre, tes cinq pesos...

OSCAR. – Ton nom est sur la liste.

ENRIQUE. – Gomme-le, mon vieux, gomme-le ! Et plus vite que ça. Je ne veux pas figurer sur cette liste.

LUZ MARINA. – Tu n'as pas honte de parler comme ça à ton frère ? À mon avis, tu es jaloux.

ENRIQUE, *dans un éclat de rire*. – Moi, jaloux ? De lui ? De ce poète de mes deux ? Il porte mes vieux costumes et il vient chez moi pour me taper de l'oseille.

OSCAR. – Et j'en suis fier. Je n'ai pas l'intention de taper du poing. Mais ne vous inquiétez pas. Un de ces jours, vous me verrez à Paris.

ENRIQUE. – Au plaisir. Paris, c'est fait pour les poètes.

LUZ MARINA. – Là-bas, au moins, il ne va pas mourir de chaud.

ENRIQUE. – Mais il va mourir de froid. (*Pause.*) Au fait, vous avez vu comme il fait chaud, aujourd'hui ?

LUZ MARINA. – Ne m'en parle pas. J'ai déjà pris trois douches...

ENRIQUE. – Si seulement tu avais acheté un ventilateur...

LUZ MARINA, *en laissant tomber ses ciseaux*. – Un ventilateur ! Ça, c'est la meilleure.

ENRIQUE. – Eh, qu'est-ce qu'il y a ? J'en ai un, moi. Pourquoi pas toi ? Il y en a des pas chers : à quinze pesos.

ÁNGEL. – Tu veux un conseil, mon fils ? Change de sujet. Du matin au soir, elle n'arrête pas de parler de ce ventilateur.

LUZ MARINA *à Ángel*. – Tu me gonfles ! Tu entends ? J'en ai ras le bol ! Si je parle du ventilateur, c'est parce que je peux parler. Je travaille du matin au soir. Et toi, qu'est-ce que tu fais de tes journées ? Fumer, boire du café. Et la nuit, parlons-en...

ANA. – Luz Marina, aie un peu de respect pour ton père.

LUZ MARINA. – Du respect, du respect ! Tu as un bandeau sur les yeux. Ne me pousse pas ou je vais lui dire ses quatre vérités.

ÁNGEL. – Je vais te flanquer une paire de gifles.

ENRIQUE. – Allez, c'est fini. Luz Marina, ne dépasse pas les bornes.

LUZ MARINA. – Ben voyons ! Maintenant tu viens me faire la morale. Toi. (*Pause.*) Si on n'a pas assez à manger dans cette maison, c'est à cause de toi. Tes voyages à New York, tes sorties au cinéma, tes dîners dans des grands restaurants, ta garde-robe... Mais ta famille, elle peut toujours crever !

ENRIQUE. – Si tu y tiens, moi aussi je vais te les dire, tes quatre vérités. (*Pause.*) Quand est-ce que tu as l'intention de te marier, princesse ? Aucun homme ne te convient. Tu attends le Prince Charmant qui viendra te tirer de ton long sommeil ? (*Pause.*) Mais qu'est-ce que tu peux bien lui offrir ? La beauté ? C'est pas ton point fort, ça l'a jamais été... L'argent ? Tu es fauchée comme les blés. La jeunesse ? La tienne, elle remonte à loin. (*Pause.*) Descends de ton petit nuage, pose les pieds sur terre... Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras... Saute sur le premier venu. À défaut de diamants, tu finiras par l'avoir, ton ventilateur.

LUZ MARINA. – Si tu espères me voir piquer une crise de nerfs, tu te mets le doigt dans l'œil. (*Pause.*) Pour un ventilateur, je suis capable de me marier avec un fossoyeur, ou même de me vendre.

ENRIQUE. – Alors au boulot...

LUZ MARINA. – C'est bon, Enrique, fiche-moi la paix. Arrête de mettre de l'huile sur le feu ou la cocotte va finir par exploser. (*Pause.*) Tu trouves qu'il fait pas assez chaud comme ça ?

ENRIQUE. – Ça, c'est vrai. (*Pause.*) Je passe des heures et des heures à parler de la chaleur. Aujourd'hui, elle a battu tous les records. (*Il desserre le col de sa chemise.*) C'est la troisième fois que je change de chemise. Et on est en novembre...

LUZ MARINA. – Estime-toi heureux. Toi, au moins, tu n'auras pas de mal à dormir.

ENRIQUE. – Comment ça ?

OSCAR. – Ventilateur, Enrique, ventilateur ! Le ventilateur, c'est l'idée fixe de Luz Marina. Et cinq pesos pour mon livre, ça, c'est mon idée fixe à moi. (*Pause.*) Enrique, avec vingt-cinq pesos, tu nous ôteras de la tête ces maudites idées fixes.

ENRIQUE. – Fais pas le malin, tu as passé l'âge. Prends ta pelle et ta pioche et va les gagner, tes vingt-cinq pesos.

OSCAR, *en le regardant attentivement.* – Tu m'étonneras toujours, frangin, tu m'étonneras toujours ! Encore plus qu'un bon alexandrin. (*Pause.*) Ton imagination ne va pas au-delà de la pelle et de la pioche... Et c'est ce qu'on appelle un universitaire... (*Pause.*) Mais, vois-tu, j'accepte l'humiliation si tu me donnes mes cinq pesos.

LUZ MARINA, *à Oscar.* – Oscar, ne prêche pas dans le désert... (*Pause.*) Ton livre se fera, bon gré, mal gré. J'en mets ma main à couper.

ENRIQUE. – C'est ça, espèce de bécasse, excite-le, encourage-le, pousse-le dans cette voie. Il finira à l'hôpital...

OSCAR. – Je ne serai pas le premier poète à finir à l'hôpital. Tu sais que c'est un honneur ?

ENRIQUE. – Ce cher Oscar à l'hôpital. Parfait. (*À Luz Marina.*) Je te vois déjà courir, la langue pendante. Quant à ton ventilateur... À moins de te souffler toi-même dessus...

OSCAR, *il se lève.* – Je m'en vais. (*À Enrique.*) Réfléchis bien. Je ne me vexerai pas si tu insistes pour me donner ces cinq pesos. Et si tu insistes pour ne pas me les donner, je ne me vexerai pas non plus. (*Pause.*) Tout bien considéré, tu m'as dit la vérité, ce qui ne m'empêche pas d'avoir la mienne. Le poète et le parasite social ne s'excluent pas l'un l'autre. Je serai ravi que tu alimentes mon parasitisme. Au revoir. (*Il sort.*)

ANA. - Quelle mouche l'a piqué ! Il est fou. Ne fais pas attention à lui.

ÁNGEL. – Moi aussi je m'en vais. La réunion commence à neuf heures et demie.

LUZ MARINA. – Papa, la réunion ?

ÁNGEL. – Ne me manque pas de respect. Tu es majeure et vaccinée, d'accord, mais ça ne m'empêchera pas de te flanquer une paire de gifles. (*Il sort.*)

LUZ MARINA. – Bah... (À *Enrique.*) Tu penses que le temps va changer fin novembre ?

ENRIQUE. – Va savoir... Rappelle-toi l'an dernier au mois de décembre : on aurait dit l'Afrique qui nous soufflait dessus.

LUZ MARINA. – Tu parles si je m'en souviens... J'ai sué sang et eau à cette table, au moment des fêtes. Toutes les clientes voulaient leur robe pour le soir de Noël. Sauf que je n'ai que deux mains... (*Pause.*) Je me demande encore pourquoi je n'ai pas pris dix-huit pesos sur ce que j'ai gagné pour m'acheter ce maudit ventilateur.

ENRIQUE. – Si tu suivais mes conseils à la lettre...

LUZ MARINA. - Je suis prête à les suivre, mais d'abord, pour me remettre à flot, donne- moi vingt pesos.

ENRIQUE. – Il faut que je fasse mes comptes.

LUZ MARINA. – Dis-moi maintenant si je peux compter ou non sur cet argent. Moi aussi, je dois faire mes comptes. (*Pause.*) On mangera tant qu'il y aura de quoi et on paiera ce qu'on pourra. Je vais pas me ronger les sangs pendant que d'autres brassent de l'air...

ENRIQUE. – De l'air, avec un... ventilateur. Je ne vois pas pourquoi je cracherais dans la soupe... (*Pause.*) Je vous laisse. (*Il embrasse Ana.*) Qu'est-ce qu'il faut chaud, dis donc !

LUZ MARINA. – Il a fait combien aujourd'hui ?

ENRIQUE. – Jusqu'à trente-deux, avec une minimale à vingt degrés.

LUZ MARINA. – Ce qui explique mes trois douches. Plus la quatrième que je prendrai avant d'aller dormir. (*Pause.*) Encore que je me demande pourquoi. Deux minutes après, je serai toute dégoulinante.

ENRIQUE. – Ouvre grand la fenêtre. Ça se rafraîchit après minuit.

LUZ MARINA. – Rien ne vaut un ventilateur : *La Vie en rose*... La vie en frais. (*Pause.*) Je voudrais t'y voir, dans ma chambre, à trois heures du matin. Une étuve, mon cher, une étuve !

ENRIQUE. – Bon, je reviendrai en début de mois. À bientôt. (*Il sort.*)

LUZ MARINA. – À bientôt.

ANA. – Je vais me coucher. Je ne me sens pas bien du tout. Ne travaille pas trop tard. (*Elle sort.*)

LUZ MARINA, *elle reprend les ciseaux, se met à couper. Soudain, elle se dirige vers la bibliothèque, l'ouvre et sort le cahier d'Oscar. Elle l'ouvre et lit. –*

Le poisson de la tour nage dans l'asphalte,
il cherche son âme au fin fond des égouts.
Et moi, tout seul, debout sur le trottoir,
je regarde couler les larmes de ma sœur.

(*Elle repose le cahier à sa place, reprend les ciseaux, continue à couper la robe. Elle s'arrête un instant, regarde autour d'elle.*) « Je regarde couler les larmes de ma sœur. » (*Pause.*) Peut-être qu'il a raison... (*Elle continue à couper.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Le lendemain. Sept heures du matin. Même décor. Oscar est endormi sur le canapé-lit, derrière un paravent. Luz Marina, en robe de chambre, pas coiffée, pas maquillée, est assise à la table et elle tartine de beurre une tranche de pain. Elle en mange un peu. Elle s'évente. Ana entre avec une tasse de café au lait.

LUZ MARINA, *en posant ses deux mains sur la tasse.* – C'est brûlant.

ANA. – Goûte-le avant de parler. Il est tiède.

LUZ MARINA. – Mais non, ça fume.

ANA. – Luz Marina, ne commence pas de si bonne heure. J'ai d'autres chats à fouetter...

LUZ MARINA. – Donc j'ai même pas le droit de dire que le lait est chaud ?

ANA. – Goûte-le.

LUZ MARINA, *en goûtant.* – Tu as raison, il n'est pas si chaud. *(Pause.)* J'ai comme l'impression que la journée s'annonce torride. *(Elle s'évente à nouveau. Pause.)* À quelle heure il est rentré, papa ?

ANA. – À une heure et demie. Et il sentait autre chose que l'éther...

LUZ MARINA. – Ça t'étonne ? Il est au chômage mais il a toujours de quoi se payer un coup de rhum. *(Pause.)* C'est ta faute. Tu l'as trop gâté, depuis toujours : dès que tu as trois sous de côté, tu cours les lui mettre entre les mains. Alors ne viens pas te plaindre.

ANA. – Tu oublies ses parties de domino.

LUZ MARINA. – Il joue mal et de malchance. *(Pause.)* Hauts les cœurs ! Je te jure, je commence à être fatiguée... *(Pause.)* Et pour couronner le tout, cette chaleur qui n'en finit pas. Un jour, sans crier gare, je vais tout envoyer valser et me tirer à New York. *(Pause.)* Ça fait plusieurs jours que Luis n'a pas écrit.

ANA. – Plus de quinze jours. Ça m'inquiète. Il doit lui être arrivé quelque chose, il est toujours ponctuel. *(Pause, elle soupire.)* Ah, si seulement Luisito pouvait faire son trou là-bas... !

LUZ MARINA. – Je te le fais pas dire ! Ça fait un an qu'il habite à New York. Combien il t'a envoyé ? À peine cinquante pesos, depuis tout ce temps. *(Pause.)* Moi... vu que je n'attends rien de personne...

ANA. – Tu sais ce que ton père a dit hier soir ? Qu'il était bon pour s'allonger sous un tas d'ordures.

LUZ MARINA. – Et toi tu l'écoutes ? Il dit des tas d'atrocités pour que tu t'inquiètes. Ta vie avec lui a été un enfer. *(Pause.)* Souviens-toi : quand on était petits, il nous frappait, il t'insultait...

ANA. – C'est vrai, mais maintenant qu'il est vieux et qu'il n'a plus de travail, tu ne veux quand même pas que je le laisse tomber ? Il n'a pas été un mauvais père, je ne peux pas dire ça.

LUZ MARINA. – Même en peinture, il ne peut pas me voir ... Il critique tout ce que je fais, il passe son temps à me juger. Dis-moi un peu : de quel droit ?

- ANA. – Il est habitué à tout régenter. Ça fait trente ans qu'il donne des ordres dans cette maison, alors il croit qu'il peut continuer à nous faire marcher à la baguette. ..
- LUZ MARINA. – Je n'ai pas l'intention de supporter ça une minute de plus. J'ai passé l'âge de m'entendre dire, comme hier soir, que j'allais prendre une paire de gifles.
- ANA. – Cette nuit il a pleuré...
- LUZ MARINA. – Sûrement pas à cause de sa dent. *(Pause.)* Tu sais très bien d'où viennent ces larmes.
- ANA. – Parle moins fort, ton frère peut nous entendre. *(Elle regarde à travers le paravent pour vérifier qu'Oscar est bien en train de dormir.)* Je te jure que jamais je n'aurais cru ça de lui.
- LUZ MARINA. – Qu'est-ce que tu comptes faire ?
- ANA. – Je ne sais pas... C'est sa nièce, tout de même. *(Pause.)* Mon Dieu, il ne manquait plus que ça ! *(Pause.)* J'aimerais autant mourir, je te jure.
- LUZ MARINA. – Tu veux que je te dise ? Je ne comprends rien à cette liaison. Papa n'a pas un centime, il est vieux, il est moche ; Beba sait bien qu'un jour où l'autre la famille va être au courant. *(Pause.)* Si c'est pas pour s'en mettre plein les poches, tu peux me dire pourquoi elle fait du gringue à papa ?
- ANA. – C'est une allumeuse. À moins qu'elle soit tombée amoureuse de ton père.
- LUZ MARINA. – Parce que tu crois qu'avec ses quinze ans et ses douzaines de prétendants Beba va tomber amoureuse d'un vieux schnock ruiné ? *(Pause.)* Ce que tu peux être naïve. *(Pause.)* Allumeuse, tu parles ; c'est une vraie p...
- ANA. – N'empêche, les gens de son âge n'ont rien dans le cœur ou quoi ? Quand je pense que je suis la marraine de Beba, que j'ai passé ma vie à la gâter, que si elle est entrée à l'École Normale, c'est grâce à moi, parce que j'ai fait marcher mes pistons. On dirait qu'elle n'a même pas peur de ses parents. Si jamais Marta l'apprenait... Tu te rends compte un peu de ma responsabilité ? Je ne peux pas empêcher Beba de venir dans cette maison. *(Pause.)* Le jour où on va découvrir le pot aux roses, aussi bien Marta que Gaspar vont dire que c'est de ma faute.
- LUZ MARINA. – Je me demande ce que tu attends pour aller tout raconter à tonton Gaspar.
- ANA. – Tu veux que je ridiculise ton père ? Et puis avec quelles preuves, quels arguments ? Ceux de la morale ? Ça ne suffit pas. Tout le monde dirait que je suis une malade mentale, une vieille jalouse.
- LUZ MARINA. – Pourtant il va bien falloir faire quelque chose. *(Pause.)* On n'aura plus de quoi payer les factures mais je vais donner de l'argent à papa pour qu'il aille à Pinar del Río.
- ANA. – Et tu crois qu'il ira ? Il bave devant elle. Il est tellement amoureux que, des fois, il m'appelle Beba... *(Pause.)* Peut-être qu'ils ont déjà couché ensemble.
- LUZ MARINA. – Je t'en prie, maman, n'en rajoute pas : Beba est une allumeuse, point. C'est de son âge, elle se sent flattée quand un homme lui dit des jolies choses et, en plus, elle sait que ça t'embête.
- ANA. – Alors c'est un monstre de méchanceté. *(Pause. Elle sort une photo d'identité de la poche de son tablier.)* Hier soir, il a fait tomber ça.

LUZ MARINA, *elle prend la photo, la regarde, la retourne.* – « À mon cher tonton Ángel de la part de sa nièce chérie, Beba ». (*Pause.*) C'est le pompon. (*Pause.*) Je vais demander des explications à papa.

ANA. – Surtout pas, au nom de ce que tu as de plus cher au monde, je t'en supplie ! Si ton père apprend que tu es au courant, il est capable de se suicider. C'est peut-être un vieux vicelard, mais il a sa fierté.

LUZ MARINA. – Tu sais quoi ? Tu as bien mérité tout ce qui t'arrive. Enfin bref, c'est ton problème. (*Pause.*) Tu vas lui rendre la photo ?

ANA. – Tu sais parfaitement que je n'ai pas soufflé un mot de tout ça à ton père.

LUZ MARINA. – Papa sait que tu n'es pas née de la dernière pluie.

ANA. – C'est son problème. Je n'ai pas l'intention de lui tirer les vers du nez. (*Pause.*) Je passe mes nuits à réfléchir. Trente ans de mariage pour en arriver là ! Ton père est comme tous les hommes, il a eu des aventures après notre mariage, mais... avec sa propre nièce...

LUZ MARINA. – Coupe-lui les vivres, ferme le robinet, ne lui parle plus.

ANA. – Ça ne servirait à rien. Il s'est entiché pour de bon, je t'assure. (*Pause.*) Je vais continuer à souffrir en silence.

LUZ MARINA. – C'est toi qui vois, mais ne me demande plus jamais de conseils. Tu es née pour être l'esclave de papa et tu resteras son esclave jusqu'à ta mort. (*Pause.*) Mais n'oublie pas que ma patience a des limites.

ANA, *elle prend la tasse.* – Ne te mêle pas de ça. (*Pause.*) Je vais parler à ton père, je vais le supplier à genoux de ne plus laisser entrer Beba dans cette maison.

LUZ MARINA. – À genoux ! Tu vas le supplier à genoux... Remarque, se mettre à genoux, c'est logique pour une esclave. (*Pause.*) Heureusement que je n'étais pas là quand elle s'est pointée avant-hier.

ANA. – Si tu savais... Plus allumeuse que jamais. Si tu l'avais vue... Elle se mettait du rouge à lèvres et se passait la langue sur la bouche. Et lui qui la regardait complètement baba. J'ai fait du café ; ton père a eu le culot de lui mettre la tasse dans les mains... La tasse, passe encore ; mais de là à en profiter pour mettre sa main dans le creux de celles de Beba... Après il a posé un coussin contre le dossier du fauteuil. Et pour finir, il a dit : « Tu ne trouves pas, Ana, que Beba est chaque jour plus jolie ? » Évidemment, je me suis sentie obligée de répondre : Très jolie, très jolie...

LUZ MARINA. – Et tu voudrais que je supporte un tel culot ? Je peux te jurer qu'elle remettra plus jamais un pied ici, celle-là. Je vais lui en dire des vertes et des pas mûres.

ANA. – Luz Marina, j'ai assez de soucis avec ton père, alors n'en rajoute pas. J'aurais mieux fait de ne rien te dire. Tu critiques Ángel, mais tu t'emballes comme lui.

LUZ MARINA. – C'est que ça commence à bien faire, il en est pas à sa première aventure.

ANA. – Et Dieu sait à quel point j'en ai souffert. J'avais beau trouver ça mal, je fermais les yeux et le monde pouvait bien s'effondrer. Mais là, mon Dieu, sa propre nièce...

LUZ MARINA. – La touche d'élégance d'un Don Juan décati. Il est loin d'être bête. Il a l'air de rien, comme ça : et vas-y que le base-ball, et si ça continue je vais aller

me coucher, et j'en ai marre de la vie, ma rage de dent par ci, mes châteaux en Espagne par là... *(Pause.)* Mais retourne-le et regarde à l'intérieur. Ça fait froid dans le dos, maman ! *(Pause.)* Et maintenant voilà que ce vieux débris tombe amoureux de sa chère petite nièce, et toi, maman, tu n'as qu'à souffrir en silence ! Après tout, qu'est-ce que ça peut faire ? *(Pause.)* L'honneur de la famille, la paix du foyer, ta santé, et même ta propre vie... il s'en contrefiche. *(Pause.)* Et toi, tu es tellement bête que tu continues à l'adorer : surtout qu'Ángel ne manque pas de cigarettes, qu'il ait toujours au moins trois sous en poche, que son chapeau de paille ne soit pas jauni, que les steaks ne soient pas trop mous et qu'il n'ait pas mal aux dents. *(Pause.)* N'en parlons plus. Le petit déjeuner est en train de me rester sur l'estomac.

Ana pleure en silence et s'en va vers la cuisine. Luz Marina part dans sa chambre en prononçant des mots inintelligibles. Oscar se réveille. Du bout du pied, il pousse le paravent, de sorte que le public peut l'apercevoir. Il s'assoit sur le lit, pensif ; il bondit hors du lit, ouvre la bibliothèque, en sort son cahier, note quelque chose. Luz Marina entre à nouveau avec son matériel de couture et le pose sur la table. Oscar est concentré sur ce qu'il écrit.

LUZ MARINA. – Tu as commencé de bonne heure. *(Pause.)* Eh, on est vendredi ou samedi ?

OSCAR. – Samedi. *(Pause.)* Écoute-moi ce vers. Depuis hier je l'ai dans la tête.

LUZ MARINA. – Je te préviens, Oscar, je ne suis pas d'humeur à écouter des vers. J'ai plus important à penser.

OSCAR. – Bon, si tu n'as pas envie... *(Il continue à écrire.)*

LUZ MARINA. – Tu vas sortir, ce matin ?

OSCAR. – Je dois aller rue Muralla. On m'a parlé d'une imprimerie pas trop chère. *(Pause.)* Idée fixe, idée qui devient réalité. Quoi qu'en dise Enrique.

LUZ MARINA. – Il va hurler de douleur quand il va voir ça. Un sonnet, ça vaut deux kilos et demi de riz ; une élégie... bon, une élégie, un costume ; une *décima*, un kilo de viande... *(Pause.)* Tu sais quoi ? Cette nuit j'ai rêvé d'un bateau à vapeur. *(Pause.)* Tu portais sur un bateau à vapeur et tu portais une lanterne sur le front.

OSCAR. – Le poète, avec sa lanterne magique, part à la recherche du rêve.

LUZ MARINA. – Pars plutôt dans la rue Obispo et cherche un ticket de loterie qui finisse par 23³. Et renseigne-toi pour savoir à quel numéro correspond la lanterne.

OSCAR. – Plutôt joli, comme rêve. *(Pause.)* Moi aussi j'ai fait des rêves cette nuit. Une vingtaine... *(Pause.)* Tu veux que je te les raconte ?

LUZ MARINA. – Des rêves prémonitoires ou bien tes rêves à toi ? *(Pause.)* Laisse tomber, ne me les raconte pas. J'ai pas envie de m'emballer. Je vais déjà dépenser cinquante centimes, ça suffit. *(Pause, elle s'évente.)* La chaleur, par contre, on risquera jamais d'en manquer. On n'a peut-être pas la chaleur du

³ À Cuba, ainsi que dans plusieurs autres pays d'Amérique latine, les numéros de la loterie sont associés à des figures. À Cuba, cette liste d'associations porte le nom de « charada », et le numéro 23 correspond au bateau à vapeur. Les rêves, réputés prémonitoires, sont mis à contribution par les joueurs. Le tirage est annoncé à la radio. *(N.d.l.T.)*

foyer, la chaleur du porte-monnaie, la chaleur charnelle, mais... la chaleur tropicale : en veux-tu en voilà. Comme les Stukas allemands : Zmmm, Zmmm, Zmmm... Chaud devant ! (*Elle se met à fredonner « La cucaracha » avec le mot « chaleur ». Pause.*) Quand je pense que ce ventilateur...

OSCAR *se lève du fauteuil, il s'assoit à la table, prend les ciseaux, commence à découper une feuille de journal.* – Maman, mon petit déjeuner ! (*Pause.*) Si ton rêve te porte chance, tu pourras te l'acheter, ton ventilateur.

LUZ MARINA. – Avec la veine que j'ai... L'autre jour, Laura a rêvé de moustiques ; elle a déboulé pour me dire de doubler la mise. Au même moment, une cliente a débarqué ; Laura est partie ; la cliente s'est incrustée ; quand je me suis rendu compte, le tirage avait eu lieu. Résultat : Laura a gagné quatorze pesos, et moi... Si ça c'est pas de la poisse...

OSCAR. – Oublie. Concentre-toi sur le numéro d'aujourd'hui. Répète : faites que ça tombe sur le 23, que ça tombe sur le 23... (*Pause.*) Si tu tires le gros lot, ça fera deux mille pesos.

LUZ MARINA. – Deux mille pesos... Tu te rends compte, Oscar ? Tout ce qu'on peut faire avec deux mille pesos. Des tonnes de choses... (*Pause.*) Pour commencer... le ventilateur. Mais pas un ventilateur à dix-huit pesos ; je m'achèterais un ventilateur sur pied, un qui fait beaucoup de vent et pas beaucoup de bruit, une chanson douce qui finit par t'endormir. Et j'en achèterai aussi un pour maman et un autre pour toi. (*Pause.*) Combien ça peut coûter ? (*Pause.*) Note : trois grands ventilateurs, cent cinquante pesos.

OSCAR. – Ça doit valoir beaucoup plus cher.

LUZ MARINA. – Mettons trois cents pesos. (*Pause.*) La première chose à faire, c'est ventiler cette maison, du sol au plafond... (*Pause. Elle se place face à la fenêtre et fait mine de mesurer la longueur du rideau.*) Là, je vais installer un rideau fleuri somptueux. Vingt pesos. Deux fauteuils confortables à la place de ces instruments de torture pourris. Trente pesos. Un canapé-lit tout neuf pour toi. Cent pesos. Plus deux cents pour un voyage à Varadero. Ça, c'est un plaisir que j'ai l'intention de me payer. Cent pesos pour faire arranger la salle de bain et la cuisine. Comme ça, fini les cafards. Deux cents pour acheter des vêtements. (*Pause.*) Et puis il me vient une idée : je vais suspendre une breloque, là, à la fenêtre.

OSCAR. – N'oublie pas mon livre. Combien tu mets ?

LUZ MARINA. – Ça, c'est le point numéro un. Deux cents pesos. Ça suffira ?

Ana entre avec le petit déjeuner d'Oscar.

ANA. – Oscar, va te laver la figure. Ton petit déjeuner va refroidir.

OSCAR, *en courant vers la salle de bain.* – Maman, tu vas bientôt avoir un ventilateur...

ANA. – Qu'est-ce qu'il a dit ?

LUZ MARINA. – Que tu vas avoir ton ventilateur. Encore plus grand que toi. Quand on aura nos ventilateurs, les Stukas de la chaleur vont tomber comme des mouches...

ANA. – Luz Marina, vous êtes devenus fous ou quoi ?